

PAUL CELAN

Choix de poèmes

réunis par l'auteur

Traduction et présentation de Jean-Pierre Lefebvre

Édition bilingue



nrf

Poésie | Gallimard

COLLECTION POÉSIE

PAUL CELAN

Choix de poèmes

réunis par l'auteur
augmenté d'un dossier inédit
de traductions revues par Paul Celan

*Traduction et présentation
de Jean-Pierre Lefebvre*

ÉDITION BILINGUE

nrf

GALLIMARD

Titre original :

AUSGEWÄHLTE GEDICHTE

© *Deutsche Verlags-Anstalt GmbH, Stuttgart,*
1952, *pour les poèmes extraits de Mohn und Gedächtnis,*
1955, *pour les poèmes extraits de Von Schwelle zu Schwelle.*

© *Fischer Verlag, Francfort-sur-le-Main,*
1959, *pour les poèmes extraits de Sprachgitter,*
1963, *pour les poèmes extraits de Die Niemandrose.*

© *Subrkamp Verlag, Francfort-sur-le-Main,*
1967, *pour les poèmes extraits de Atemwende,*
1968, *pour le choix de l'auteur.*

© *Éditions Gallimard, 1998,*
pour la traduction française, la préface et les annexes,
à l'exception des pièces du dossier de traductions.

PRÉFACE

Comme Henri Heine, à qui plus d'une connivence le liait intimement depuis l'enfance, Paul Celan, poète juif germanophone, né loin d'Allemagne, peu après la chute de l'Empire austro-hongrois, entre l'Ukraine, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie et la Roumanie, a passé près de la moitié de sa vie en France, à Paris, après que les retournements de l'histoire l'eurent affublé de quatre nationalités successives. Il n'a pour ainsi dire jamais vécu dans les « patries » de sa langue maternelle. L'Allemagne est restée une terre de brèves visites, Vienne, un séjour abandonné, sinon fui. S'il « chante encore » après Auschwitz¹, c'est sous un nom quasi francisé et, pour l'essentiel, depuis les rives de la Seine, qui furent sa dernière escorte d'hommes et de choses, une nuit d'avril 1970, deux semaines après une ultime lecture de ses poèmes devant les auditeurs dubitatifs de la société Hölderlin, à Stuttgart. Mais c'est en allemand, dans l'idiome

1. En 1955, Theodor W. Adorno a publié dans le recueil *Prismes* un essai intitulé *Kulturkritik und Gesellschaft*, d'abord paru dans une revue de sociologie en 1951. On y trouve la formule célèbre : « Écrire un poème après Auschwitz est barbare... », bientôt réduite à l'emblème du « poème après Auschwitz ». Devant l'usage qui était fait de cette formule, Adorno a timidement commencé à corriger cette espèce de thèse en 1962. Dans l'intervalle étaient parus le volume *Grille de parole* de Paul Celan, ainsi que les textes en prose *Le Méridien* et *le Dialogue dans la montagne*.

natal et fatal, maternel et criminel, de ceux qui avaient assassiné sa famille et détruit à jamais sa propre existence, autant que dans l'élément austro-hongrois d'une langue rescapée du « monde d'hier », exceptionnellement pure, qu'il prononçait avec une intensité discrète, proche de la douleur. C'est dans cette langue aussi qu'il a traduit la poésie des autres : Shakespeare, Ungaretti, Mandelstam, Henri Michaux... Et c'est cette langue elle-même que sa poésie continue de fouiller aujourd'hui obstinément comme un ciel infini, si obstinément qu'elle en paraît — chez les poètes du moins — changée pour longtemps. On dit que Paul Celan est le plus grand poète de langue allemande depuis Rilke et cette renommée semble devoir durer.

Les tragédies ne semblaient pas inscrites comme un avenir dans les premiers jours de sa vie. Fils unique d'un négociant en bois de chauffage qui avait fait des études d'architecture et jouissait d'une modeste aisance, Celan, qui s'appelait alors Paul Antschel, connu, malgré la rigueur de son éducation¹, une jeunesse relativement heureuse à Czernowitz, avec des amis et des amies, des promenades, des baignades dans les rivières, de longues discussions, des lectures, des rêves, des amours. Cette époque de sa vie en Bucovine² (ou Buchenland, « pays des hêtres ») s'achève une

1. Il ne semble pas cependant que la petite enfance ait été idyllique... Israel Chalfen rapporte, dans sa biographie de la jeunesse de Celan, qu'il fut d'abord envoyé dans une école enfantine qui accueillait surtout les enfants juifs de familles bourgeoises et où l'on parlait allemand (l'école Meisler). Trois ans avant le lycée, contre son gré, il fut envoyé dans une école hébraïque (« Ssafa-Iwrija »), moins coûteuse, dont Paul Celan gardait un mauvais souvenir. L'hébreu devint ainsi la langue de la décision du père, par opposition à l'allemand parlé dans la famille. Dans le même temps le roumain était devenu la langue officielle, et il fallut aussi l'apprendre...

2. Sur cet univers, voir les souvenirs de Rose Ausländer, poète allemande de Czernowitz, in : Rose Ausländer, *Materialien zu Leben und Werk*, éd. par Helmut Braun, Francfort-sur-le-Main, 1991.

première fois en juin 1938 avec le baccalauréat roumain, qui était reconnu en France, et connaît son véritable épilogue en 1939-1940, à la croisée des chemins de l'histoire européenne : comme beaucoup d'étudiants juifs d'Europe centrale, auxquels les facultés de médecine locales étaient fermées, il part alors étudier la médecine à Paris. En chemin, lorsqu'il fait escale à Berlin, c'est déjà le lendemain de la Nuit de Cristal (7 novembre 1938) : dans les rues, on ramasse le verre cassé par les brutes. L'Europe de la Paix de Munich est virtuellement en guerre. À Paris, qui n'est déjà plus tout à fait la capitale de l'hospitalité, on enjoint aux étudiants juifs d'Europe centrale (parmi lesquels son ami de Czernowitz, Manuel Singer) d'aller s'inscrire à l'école de médecine de Tours. Celan y demeure un an, dans une solitude et un dénuement parfois douloureux. Il aurait rencontré des trotskistes et des républicains espagnols réfugiés. En juin 1939, il réussit le PCB¹ ; puis regagne la Bucovine pour les vacances de l'été. La guerre le contraint à rester en Roumanie, où il commence des études de romanistique. C'est du moins son projet. En juin 1940 les Soviétiques pren-

1. Initiales de Physique-Chimie-Biologie, longtemps équivalent de la première année de médecine. Interrogé en physique sur l'osmose et sur les champs magnétiques des courants, l'épreuve de travaux pratiques portant sur la balance hydrostatique. Chimie : interrogation sur les sels métalliques, l'aniline et la quinine. T.P. : analyse d'un mélange de sels et dosage. Biologie animale : multiplication asexuée. Cestodes. T.P. : l'appareil digestif de la grenouille, parasites du rectum, muscles striés, nerf sciatique. Biologie végétale : les découvertes de Pasteur. Virulence, toxicité des microbes. T.P. : feuille de laurier-rose. Avoine. Il y avait devant l'école de médecine de Tours un jardin botanique où les étudiants pouvaient « herboriser » et se préparer à l'examen. Sur les cinquante et un étudiants de première année, il y avait quinze étudiants juifs d'Europe centrale (Roumanie, Pologne, Russie, Autriche). Quelques semaines avant sa mort, Celan avait eu le projet de se rendre à Tours, où il n'était jamais revenu, en compagnie d'Yves Bonnefoy, qui y avait fait ses études secondaires.

nent possession du nord de la Bucovine. Le 28, ils occupent Czernowitz. L'université passe peu après sous régime soviéto-ukrainien. Il étudie le russe, commence à traduire Iessenine. En juin 1941, le pacte germano-soviétique est rompu. L'alliance fasciste roumano-allemande prend le pouvoir. Les Soviétiques s'en vont, après avoir déporté en Sibérie près de quatre mille habitants de Czernowitz, dont les trois quarts de juifs, considérés comme associés ou politiquement dangereux. Les exactions antisémites systématiques, puis les déportations commencent. Le 7 juillet, la synagogue est incendiée. Le 11 octobre, un ghetto est instauré, le premier dans l'histoire de toute la région. Celan reste à Czernowitz, se cache, sans parvenir à convaincre ses parents d'en faire autant, puis, quand l'étau se desserre, fin 1942, est enrôlé pour le travail forcé dans un bataillon de cantonniers à Tabaresti, en Valachie, à 400 km au sud de Czernowitz. Il y restera jusqu'au début de 1944. Années terribles : en juin 1942 ses parents avaient été déportés (« placés »), d'abord dans le sud, puis à Michailovka en Ukraine. Sa mère, selon certains témoignages, est exécutée d'une balle dans la nuque. Elle lui avait annoncé à l'automne 1942 la mort de son père, des suites du typhus. L'une des façons de résister, de survivre : écrire. Un verbe va subsister avec toute la force du refus de l'humiliation : stehen, être debout, persister. Un autre va se charger du poids dominant d'un sens : schaufeln, manier la pelle. Creuser des fosses : écrire. Remplir des pages, écrire : creuser, vider. Sa poétique se fonde là : donner le sens à la parole (en allemand : l'éclairer), c'est creuser son néant, « donner son ombre ». Ses premiers poèmes (1938-1944, publiés en 1985) font apparaître, comme ceux des nombreux poètes de Bucovine, l'influence de Rilke, Trakl, Hölderlin, George, Else Lasker-Schüler. Mais dans un type de recomposition original qui constitue déjà un affranchissement et anticipe la rencontre avec la poésie surréaliste française. La culture hassidique et biblique de son enfance s'y déploie très librement.

En février 1944, Paul Antschel revient à Czernowitz. Deux mois plus tard, les Soviétiques sont de nouveau dans la ville. Pour échapper à l'enrôlement forcé des juifs dans des bataillons polonais opérant en Galicie, il s'engage comme aide sanitaire dans une clinique psychiatrique, puis, à l'automne, reprend les études interrompues, se consacrant désormais à l'anglais.

En avril 1945, Paul Antschel obtient des Soviétiques l'autorisation de venir travailler comme lecteur chez un éditeur de Bucarest, spécialisé dans la littérature russe. Il restera peut-être de cette période un rapport méticuleux, quasi professionnel, aux manuscrits et dactylogrammes, une graphie très lisible des corrections, le souci de la conservation et de l'exactitude. Il y fait la connaissance d'Alfred Margul-Sperber, longtemps son ami et protecteur : on rapporte que c'est la femme de celui-ci qui aurait proposé à Paul Antschel un nom d'auteur à la mesure des projets littéraires du jeune Paul : Celan, anagramme de la graphie roumanisée « Ancel » dans laquelle il avait déjà signé plusieurs traductions du russe (dont Lermontov, Un héros de notre temps). Bucarest est une grande ville, une capitale, le « Paris de l'Est », la patrie des surréalistes de la première heure, Tzara, Ionesco, Brancusi, Cioran, Voronca : l'horizon s'élargit. En 1947, il signe « Paul Celan » plusieurs poèmes publiés dans la revue Agora. On a dit de ces années qu'elles étaient sa période surréaliste. De fait, il pervertit les formes, pratique une écriture de plus en plus paratactique, associative. Mais cette désintégration a un horizon historique et personnel — celui des camps de la mort : parmi les premiers poèmes publiés, une traduction en allemand, Todesfuge, du Tango de mort d'abord paru en roumain dans une traduction de Petre Solomon. Fugue dit mieux que Tango ce qu'il est.

Fin décembre 1947, grâce à la complicité de passeurs hongrois, il quitte « clandestinement » la Roumanie, en voie de bolchévisation accélérée, pour Vienne, sans doute avec le projet d'y

rester quelque temps. Mais cet espace mythique, la capitale rêvée dont Orson Welles, ange de la mort et de la corruption, arpente pour nous, dans *Le Troisième Homme*, les nuits et les égouts, le déçoit, pis, le révolte. Le fascisme, l'antisémitisme rôdent encore dans la ville meurtrie par la guerre. Il y rencontre une jeune étudiante de philosophie, qui prépare une thèse sur Heidegger et commence à écrire des textes de prose : Ingeborg Bachmann. Leur liaison, épisodique, fut interrompue par le départ en France. Elle se renouera en 1950 et 1957 et s'achèvera en 1959. Mais Vienne, où il venait pour être poète, est aussi le lieu d'une espèce d'acte manqué. Au début de 1948 paraît dans le n° 6 de la revue *Plan* un recueil de dix-sept poèmes en langue allemande, sous le titre *Der Sand aus den Urnen* (Le Sable des urnes). Ces poèmes furent repris en septembre, avec d'autres, dans un volume autonome publié sous ce même titre chez un éditeur viennois, A. Sexl. Mais Celan avait quitté la capitale avant la fin de l'impression. En juin il était à Innsbruck, déposait des fleurs sur la tombe de Trakl et rendait visite à l'ami des poètes Ludwig von Ficker, fondateur-éditeur de la revue *Der Brenner*. Depuis Paris, au vu des nombreuses coquilles qui altéraient gravement son texte, il interdira la diffusion du volume publié. Quatre ans plus tard, en 1952, quand paraissent enfin en Allemagne, dans une composition acceptable, comme premier cycle de l'ensemble *Mohn und Gedächtnis* (Pavot et mémoire), les poèmes qui devaient être publiés à Vienne, il en avait retiré les textes antérieurs à 1945. Vienne était encore la ville où l'écrivain Ruth Klüger¹, qui y aurait eu alors seize ans, si on ne l'avait pas emmenée à Auschwitz, venait de passer son enfance comme dans un territoire ennemi et mal connu : « On ne faisait

1. Ruth Klüger, *Refus de témoigner*, traduit par Jeanne Etoré, Éditions Viviane Hamy, Paris, 1997.

pas de promenades avec l'étoile jaune, et avant même l'étoile jaune, toutes sortes de choses étaient fermées, inaccessibles... Vienne est la ville dont je ne suis pas parvenue à m'échapper. » Celan s'échappe de Vienne le 5 juillet 1948. Il ne connaîtra plus qu'une ville : Paris.

Paris, pourtant, le port enfin atteint, la zone franche encore animée des soubresauts de la Libération, déjà déchirée par la guerre froide, ne fut jamais pour lui capitale de la lumière. Les premiers temps furent durs et solitaires : Celan vécut chichement de cours de langue et de traductions (dont un drame de Cocteau, six poèmes d'Apollinaire) et de travaux divers. Peu après son arrivée, il entra en relation avec le poète Yvan Goll (1891-1950), qui lui confia entre autres tâches la traduction en allemand de ses derniers recueils de poésie française. Dès cette époque, les rapports avec Claire Goll, l'épouse, furent tendus. Ils devaient dégénérer en conflit ouvert, puis se figer cruellement dans la campagne de diffamation lancée par Claire Goll dès 1953. Parallèlement, Celan passe la licence d'allemand et demeure inscrit à la Sorbonne jusqu'en 1953. Il a passé trente ans. Ses camarades d'études se souviennent d'un étudiant particulièrement « brillant ». Il semble qu'il ait envisagé de rédiger un Diplôme d'Études Supérieures sur Kafka, puis y ait renoncé à la suite de désaccords avec le directeur du mémoire (sans doute Maurice Boucher, le traducteur de George).

En décembre 1952, le mois même où paraît à Stuttgart Mohn und Gedächtnis, premier recueil publié en Allemagne, il épouse l'artiste peintre Gisèle de Lestrangé. Sa vie est dès lors, en apparence, mieux connue, remplie de poésie, de travail, de lectures, de traductions, de rencontres. En 1955 paraît un deuxième recueil important, Von Schwelle zu Schwelle (De seuil en seuil), où s'observe une évolution très significative vers les caractéristiques des recueils ultérieurs, sans marquer cependant de ruptures ou d'inflexions franches comme le feront ces derniers,

Sprachgitter (Grille de parole, 1959) et Die Niemandrose (La Rose de personne, 1963), dédié à Mandelstam, puis Atemwende (Renverse du souffle, 1967) et Fadenonnen (Soleils-filaments, 1968) : renoncement aux schémas métriques classiques, raccourcissement des poèmes, réduction des énoncés, dureté des sonorités, rémanence des mots composés hétérogènes ou hétérotopiques, rigueur et complexification croissantes de la construction, centrage sur la langue elle-même. Le poème s'enténébre, et les manuscrits — tous conservés aujourd'hui au Literaturarchiv de Marbach, et, pour un certain nombre d'œuvres, édités — révèlent le caractère délibéré de ce processus. Celan supprime les identifiants « primaires », images, références culturelles, toponymes, etc., c'est-à-dire tout ce qui en apparence facilite, accélère la lecture du texte et en programme l'oubli ou l'altération. L'œuvre est en même temps la construction délibérée d'un éthos du temps dépensé, du travail : elle n'a de sens que dans la communauté de l'effort et le démontre en se complétant du travail sur le travail d'autrui. Parallèlement à l'écriture de ses propres textes, que les prix littéraires commencent à honorer et faire connaître, il continue en effet de traduire, principalement de la poésie : Le Bateau ivre (1958), et La Jeune Parque (1960), les poètes russes Alexandre Blok, Mandelstam, Iessénine, mais aussi Supervielle, Char, Michaux, Shakespeare, Ungaretti, etc. Deux textes en prose importants paraissent à la même époque : le Dialogue dans la montagne (1959) et Le Méridien (texte de la conférence prononcée à l'occasion de la remise du prix Büchner, le 22 octobre 1960). À partir de 1959, il est nommé lecteur d'allemand à l'École normale supérieure, poste dans lequel il sera renouvelé jusqu'à sa mort, en avril 1970. La fin des années 1950 et les années 1960 furent cependant difficiles : Celan fut en particulier très affecté par la campagne de diffamation publique lancée en 1960 par Claire Goll, qui l'accusait d'avoir, dans Mohn und Gedächtnis, pillé

les inventions poétiques de son mari Yvan Goll. Il souffrit du peu de soutien reçu dans la communauté des gens de lettres et traversa plusieurs périodes de dépression grave, en particulier au début de 1967, sans cesser pour autant de se rendre en Allemagne ou en Suisse pour faire des lectures de ses poèmes et de ses traductions, comme s'il s'agissait d'une mission, d'un combat. De même, il suivit de très près les événements de mai 1968, passant des jours et des nuits à observer l'agitation générale, collectionnant les tracts, chantant, rechantant les vieux airs de la Révolution d'octobre. Mais très vite il adopta une attitude critique à l'égard du mouvement et de ses diverses dérives. La même année, il entra au comité de rédaction de la revue de poésie L'Éphémère. À l'automne 1969, il se rendit en Israël et fit une lecture devant l'Association des Écrivains Israéliens. Ce voyage eut une importance considérable. Au retour, il déménage, s'installe avenue Émile Zola, sa dernière adresse. En mars 1970, enfin, il se rendit à Stuttgart pour une lecture devant un parterre dubitatif et froid de membres de la Société Hölderlin. Avant de rentrer à Paris il fit une autre lecture à Fribourg pour un petit cercle d'auditeurs privé, parmi lesquels se trouvait Heidegger, dont il avait toujours lu les travaux avec un intense intérêt¹ et espérait

1. Dès le début des années 1950, Celan a « travaillé » sur Heidegger : en février-mars 1952, il lit *Être et temps*, en juillet-août *Chemins qui ne mènent nulle part* (en particulier le chapitre *Wozu Dichter?* [À quoi bon des poètes?]), en septembre 1954, l'*Introduction à la métaphysique*. Le recueil de poèmes *De seuil en seuil*, mais aussi le discours de réception du prix Büchner, *Le Méridien*, sont visiblement influencés par ces lectures et ce travail. De même, les relations avec René Char ne sont pas étrangères à cet intérêt pour le moins paradoxal, dès lors que l'engagement national-socialiste de Heidegger au début des années 1930 était — en Allemagne du moins — une chose bien connue de tous. Le 25 juillet 1967, le lendemain de la lecture à Fribourg-en-Brisgau à laquelle assistait Heidegger le professeur Gerhart Neumann conduisit Celan en voiture jusqu'à la « cabane » de Heidegger, au-dessus de Todtnauberg, en Forêt-Noire. Celan dit alors au philosophe des choses

qu'il s'expliquerait sur son passé nazi. Puis, en avril 1970, il disparut. Gisèle Celan crut un moment qu'il était — enfin — parti pour Prague rejoindre Franz Wurm, son « frère » d'exil cadet et dernier correspondant. Mais la fugue n'était plus de cette vie. Son corps fut repêché le 1^{er} mai 1970 dans la Seine, en aval de Paris. Il semble qu'il se soit jeté du pont Mirabeau, le plus proche de son dernier domicile, avenue Émile-Zola. Trois recueils de poèmes déjà prêts furent publiés au cours des années suivantes : Lichtzwang (Contrainte de lumière, 1970), Schneepart (Partie de neige, 1971) et Zeitgehöft (Enclos du temps, 1976). En 1997, enfin, sont parus les poèmes du fonds dit posthume, non intégrés, pour des raisons diverses, parfois, sans doute, à cause de leur caractère trop personnel ou violent, dans des recueils composés. Paris, le plus long séjour continu de sa vie, ne fut jamais pour Celan l'exil hédonique chanté cent ans plus tôt par l'heureux proscrit Henri Heine : il y a connu les siens, travaillé, vécu, écrit, mais aussi beaucoup souffert.

L'anthologie ici reproduite et traduite a été composée par Paul Celan en 1967 et publiée en 1968 à Francfort aux éditions Suhrkamp¹. Elle ne va pas au-delà du dernier recueil paru avant cette date, Atemwende, et peut d'une certaine manière être lue à partir de ce « tournement du souffle », en ce

« dures », sans concessions, que Neumann qualifie d'« historiques » (*epochal*) à propos du nazisme, dans l'espoir que Heidegger prendrait la plume. Cet espoir devait être déçu. Le 1^{er} août suivant, Celan écrivait à Francfort le poème *Todtnauberg*, dans lequel il évoque l'espoir de cette réponse de Heidegger à sa question, consigné par lui dans le « livre d'hôtes » du philosophe.

1. Le fait même d'être publié chez Suhrkamp, dans une édition de poche, manifeste la volonté d'un nouveau départ. Il semble que Celan ait prévu de réaliser dans la même collection une seconde anthologie après celle-ci.